L'HOMME QUI NE VOULAIT PAS LIRE DE LIVRES

par Serge Muscat

Je vais vous raconter l'histoire d'un homme qui savait lire et qui, pourtant, n'avait jamais lu un seul livre en entier, de la première à la dernière page. Souhaitant garder l'anonymat de cette personne, je l’appellerai donc arbitrairement Franck tout au long de ce court récit.

Franck avait eu une scolarité primaire brillante, en se distinguant par des prix de fin d'année. Il était docile et calme, ce qui fait qu'il écoutait sagement les leçons de ses maîtres et savait faire les exercices. Ses notes étaient excellentes ; aussi bien pour les différentes matières que pour la conduite en classe. Cependant, bien qu'il fût un élève studieux et exemplaire, il n'avait pas d'appétence pour la lecture. Franck ne lisait que des bandes dessinées, en regardant plus les dessins que les bulles de textes. Il préférait jouer à des jeux de société avec ses camarades plutôt que de lire des contes ou des livres pour la jeunesse.

Quelques années plus tard, lorsqu'il entra au collège, ses notes commencèrent à baisser. Et en même temps, il s’intéressa de plus en plus au sport et à la musique rock. Malgré ces nouveaux centres d'intérêt, il ne lisait toujours pas de livres concernant ces activités. Seulement quelques revues populaires qui n'étaient que de la presse people. Cela n'inquiétait aucunement ses parents, étant donné que ceux-ci ne lisaient pas non plus de livres. Le simple fait que Franck eût une bonne moyenne à l'école leur suffisait amplement. Le reste, c'est-à-dire ce qu'il faisait durant ses loisirs, était à leurs yeux sans aucune importance. Ils demeuraient dans l'impossibilité d'interpréter d'une manière juste ce que faisait leur fils. La relation de cause à effet était dans leur esprit tout à fait inopérante. Ils ne savaient pas que se jouait ici l'avenir de leur enfant. Dans une ignorance totale, ils laissaient se reproduire les mécanismes qui participaient à la réalisation des classes sociales.

Franck passa ainsi toute son adolescence sans lire un seul livre entièrement. Juste quelques pages survolées en lisant les titres, et rien de plus. A l'âge de quinze ans il s'était acheté une guitare avec son argent de poche, avec l'espoir d'apprendre la musique. Les cours de solfège du collège lui étaient bien utiles pour comprendre les partitions. Mais là encore il rechignait à lire des livres sur la technique musicale. Il essayait donc de jouer des morceaux en tentant vaguement de décrypter tous les signes des notes, en laissant de côté ceux qu'il ne comprenait pas. Il jouait plus en écoutant la musique qu'en lisant les partitions qu'il achetait chez le libraire spécialisé. Il ne réussit donc jamais à comprendre la musique par faute de ne pas comprendre son écriture. Et il jouait ainsi sur sa guitare les musiques des chanteurs populaires qui

passaient à la télévision sans trop se poser de questions.

Les questions vinrent un peu plus tard, lorsqu'il acheva la classe de seconde. Là les notes de Franck furent nettement médiocres. C'est durant cette période qu'il commença à fréquenter les boîtes de nuit ouvertes le dimanche après-midi. Il avait alors dix-sept sans et n'avait toujours pas lu un livre en entier. Il se retrouva à préparer un baccalauréat de mécanique qui ne l'intéressait guère plus que ce qu'il apprenait en cours de philosophie. Du reste, ses notes étaient exécrables et il n'arrivait même pas à atteindre la moyenne. Inculte mais néanmoins pourvu d'un minimum de lucidité, il ne se présenta pas aux examens et décida de travailler en intérim. Pour lui les études étaient terminées, tandis que pour d'autres elles ne faisaient que commencer avec l'entrée à l'université.

Franck travailla durant un an en tant que magasinier pour une société qui fabriquait des équipements électroniques. Il passait ses soirées dans les boîtes de nuit et ne se souciait guère du lendemain. Cependant il pressentait que son avenir était totalement bouché en même temps qu'il avait de plus en plus de difficultés à supporter les ordres donnés par la hiérarchie. A cette époque ce n'était pas encore le tous contre tous ultralibéral, mais plutôt l'affrontement des classes sociales comme le voyait Marx. Les couches de la société étaient bien étanches et non poreuses comme elles le sont au XXIe siècle. Et Franck voyait bien que cette hiérarchie n'était pas de son monde, sans pouvoir en expliquer clairement les raisons. Son intuition lui disait qu'il y avait un mur solide entre les ingénieurs, les gestionnaires, bref ceux qui n'étaient pas des employés ou de simples techniciens.

Après une année passée à ce poste de magasinier, il postula pour un emploi de commercial chez un constructeur informatique. Il pensait que cette nouvelle fonction lui apporterait plus d'opportunités et surtout de libertés, car il cherchait un moyen de se soustraire à l'emprise de ses supérieurs hiérarchiques. C'est ainsi qu'il fut propulsé « ingénieur commercial » avec de jolies cartes de visite à son nom qu'il prenait plaisir à distribuer à ses amis. Pour l'encourager, sa mère lui paya l'inscription à des cours à distance afin de progresser. Il reçut par la poste une montagne de documents haute de plus d'un mètre qui constituait ses cours. Il ne lut en un mois pas la moindre page de ces polycopiés qui avaient coûté très cher. Il préférait aller en discothèque lorsque la nuit tombait plutôt que de lire les fascicules de cette école. Incapable de sublimer ses pulsions, il s'adonnait à la drague de jeunes femmes en accumulant les conquêtes d'un soir, tout en se disant qu'il était le meilleur.

Le temps passant, ses rapports avec les collègues de travail demeuraient de plus en plus tendus. Les gens avec qui il travaillait prenaient conscience qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas chez lui. Il côtoyait des ingénieurs qui avaient fait de très longues études et qui, de ce fait, avaient une autre vision du monde que celle de Franck. Lors des discussions, ses propos semblaient toujours sonner faux, comme une réalité fictive que l'on plaque sur un écran de télévision. Sur ses cartes de visite il était bien mentionné « Ingénieur d'affaires », mais il n'avait ni les compétences d'un ingénieur, ni les compétences d'un homme d'affaires. Franck ne possédait en fait aucune compétence particulière en dehors du peu de mécanique qu'il avait étudié au

lycée. Il éprouvait de ce fait au contact de ses collègues la désagréable sensation de n'être pas à sa place. Ou plutôt les autres lui renvoyaient l'image d'un homme n'ayant pas sa place parmi eux.

La bêtise de Franck provenait surtout du fait qu'il n'était pas réellement sociable. Il avait pourtant des amis, mais il limitait son cercle amical à quelques personnes qu'il prenait soin de choisir selon des critères en rapport avec sa sottise. Il limitait ses interactions avec les individus qui lui étaient supérieurs par crainte de se sentir ridiculisé. Franck était une sorte de borgne qui régnait sur un petit groupe d'aveugles. Et il se comportait ainsi depuis déjà de nombreuses années, sans avoir l'intention de modifier quelque chose à son comportement. Il ne se posait pas de questions. Pour lui tout allait se soi et demeurait d'une simplicité enfantine. C'était un être plein, entier et nature. La pensée ne lui servait qu'à réfléchir sur le montant de ses prochaines factures à payer et s'arrêtait à ce stade. Pour lui, réfléchir sur la société se résumait, comme il le disait, à « refaire le monde » durant une soirée en dînant chez un ami, et à débiter des poncifs chrétiens que ses amis prenaient pour de la philosophie.

Deux années plus tard, il ne pouvait plus supporter son travail et surtout ses collègues. Il fut pris par des idées de voyage et avait même envie de quitter définitivement la France. Il commença donc à parcourir les journaux dans lesquels il y avait des annonces sur la vente de commerces. Et avec son ami Francis, ils décidèrent d'acheter un petit hôtel de quarante chambres aux îles Baléares. Franck devenait ainsi son propre patron. L'échec total depuis son adolescence se transformait

en réussite. Ne plus avoir de chef de service et de directeur sur le dos, il en rêvait depuis si longtemps. Ainsi il n'aurait plus ce regard d'autrui qui le jugeait sans cesse. C'était une façon de s'en tirer à bon compte et sans faire le moindre effort. L'homme qui n'avait jamais lu un seul livre de sa vie se retrouvait petit patron. Du reste, il n'était pas le seul dans ce cas dans le monde du petit commerce. Tous les recalés de l'école qui ne supportaient pas les rapports hiérarchiques devenaient ainsi commerçants. Ces derniers étaient également les individualistes les plus forcenés. C'est d'ailleurs chez les commerçants que les partis de droite recrutaient le plus d'adhérents. Les commerçants étaient en quelque sorte les petits soldats du grand capital, de la marchandise reine fabriquée par des ouvriers aliénés qui ne connaissaient pas la finalité de ce qu'ils faisaient. Et la vulgarité marchande, avec ses mensonges affichés sur grand écran pour attirer le futur acheteur, couvrait toute la société d'un récit imaginaire que les gens se répétaient le soir avant de s'endormir. Pendant leur sommeil, ils rêvaient à des montagnes de camelote qu'ils pourraient peut-être s'approprier un jour. C'était là le seul moyen de se différencier : afficher la plus belle marchandise aux yeux de ses congénères. La puissance par la pierre, comme les anciens rois avec leurs châteaux démesurés. Affirmer sa force dans une hypertrophie de matière dressée avec la sueur des hommes.

L'aventure commerciale de cet hôtel avec son ami Francis ne dura guère longtemps. L'instinct de propriété individuelle prenant le dessus, ils vendirent la petite résidence hôtelière au bout de trois ans et prirent chacun un petit commerce. Celui de Franck était une sorte de bazar dans lequel on trouvait un peu de tout. Il ne

prenait pas conscience de son fétichisme pour la marchandise. Car il avait toujours attribué un pouvoir magique aux objets. Il s'entourait de tout un bric-à-brac, en pensant ainsi devenir plus puissant. Tout dans son être demeurait artifice. Cela allait des vêtements jusqu'à son appartement, en passant par ses propos constitués en grande partie de mensonges destinés à le faire paraître plus important et plus grand qu'il n'était en réalité. Il ne prenait pas conscience qu'il ne produisait que des effets négatifs sur les esprits avertis et cultivés. En cherchant à faire le bouffon auprès de ceux qu'il admirait pour leur puissance d'esprit, il ne faisait que se ridiculiser toujours plus. Ainsi, au fil du temps, il ne rassemblait autour de lui que des individus ordinaires, et même souvent vulgaires.

Franck tenait la boutique avec sa femme. Ils se relayaient ainsi sans avoir à faire des journées complètes au magasin. Franck et Anne vivaient une vie proche de la nature en souscrivant au mythe de la bonne sauvagerie. Ayant échoué dans l'univers de la grande ville, ils étaient venus oublier leur échec en s'installant sur une île. L'état de culture n'ayant pas fonctionné, ils s'en remettaient donc à l'état de nature. Mais peut-être devrais-je dire un simili état de nature. Car l'île était une industrie à touristes où le commerce des loisirs demeurait en pleine effervescence. C'était une sorte de Dysneyland, un temple de la consommation où les personnes venaient dépenser leur argent durant les vacances d'été. De ce fait, pendant l'hiver, ils fermaient la boutique et en profitaient pour faire un voyage dans un pays où le climat était doux. Franck refusait de suivre tout cours de langue. Il avait appris l'espagnol sur le tas. Il lisait des magazines populaires en pensant se faire une idée de l'art. Son regard survolait les

gros titres en s'attardant vaguement sur les photographies tapageuses dont est friande la presse people.

Vingt années s'écoulèrent ainsi comme l'espace d'une minute. Durant ce temps, Franck ne lut toujours aucun livre. Puis, un jour, alors qu'il allait à la laverie automatique, il vit un livre apparemment oublié sur une des machines à laver. L'endroit étant désert, il prit le livre et le feuilleta. Quelques phrases attirèrent son attention. Il alla s'asseoir pendant que commençait le prélavage de ses vêtements. Le titre de ce livre est sans importance. Ce qui compte ici est le fait que pour la première fois de son existence il lisait un livre avec une réelle curiosité. Entre le prélavage, le lavage et le séchage, il avait un peu plus d'une heure devant lui. Ce livre qu'il tenait entre les mains commençait à l'inquiéter. Des questions qui durant toute sa vie il avait évité de se poser traversaient à présent sa conscience. Ses doigts tournaient fébrilement les pages tandis qu'une tempête se déchaînait dans son esprit. Puis vint alors la question la plus fracassante : « Et si j'avais raté ma vie ? » Question que l'on commence à se poser à la quarantaine, et qui devient lancinante à partir de cinquante ans. Car à cet âge, il ne reste que peu de temps pour faire un sourire aux passantes qui marchent dans les rues du monde. A cinquante ans, soit l'on est père de famille avec une collection de maîtresses, soit l'on est resté un éternel jouisseur qui fréquente les femmes de vint-cinq ans. Et dans les deux cas, on ne reste plus du tout sûr de son avenir.

Le prélavage venait de se terminer. A présent commençait le rinçage puis ensuite le lavage proprement dit. Franck avait lu une vingtaine de pages. Personne

n'était encore entré dans la laverie. Les rues étaient désertes à cette heure-ci de la matinée. Le livre traitait de philosophie. La philosophie sert à démonter les poncifs et à les rendre inactifs. Il se sentait ébranlé. Lui qui n'avait lu jusqu'à présent que de la presse people, il sentait à présent dans cette laverie une profondeur de pensée qui finissait presque par l'effrayer. Nourri de contre-culture, il se trouvait pour la première fois confronté à une pensée structurée qui répondait aux questions qu'il se posait souvent et dont il croyait être le seul à se les poser. « Il y a donc des réponses dans les livres » se dit-il. La machine à laver tournait toujours. Elle émettait un léger grincement à chaque fois que le tambour changeait de direction. Dix minutes s'étaient écoulées depuis le début du lavage. Franck avalait les pages avec frénésie. Il n'avait encore jamais ressenti une telle sensation de griserie en lisant. Pourtant il ne s'agissait pas ici d'un roman à suspens où l'on est curieux de connaître le dénouement. Ici pas de fin d'histoire avec une chute retentissante comme dans les nouvelles de Dino Buzzati. Seulement une lecture linéaire où chaque instant a tout son poids. La machine à laver couinait toujours. Ce bruit finissait par agacer Franck. Il réussissait néanmoins à rester concentré sur sa lecture. Il était question d'agencements, de pulsions et de transformations diverses. Il ne comprenait pas totalement ce qu'il lisait, mais il sentait que se jouait là quelque chose d'important. Il lut la définition de ce qu'était un dispositif. D'un seul coup sa conscience bascula. Ce qu'il avait pensé du réel jusqu'à présent s'écroulait totalement. Il s'aperçut alors qu'on ne voyait jamais le réel complètement. Que ce réel n'était toujours qu'une illusion. La machine à laver déclencha le rinçage. Le lavage était terminé et Franck avait lu une quarantaine de

pages. Même avec le séchage, il n'aurait pas assez de temps pour finir sa lecture. Il avait donc décidé d'emporter le livre chez lui.

Lorsqu'il rentra à son domicile, il posa le sac de linge dans un coin de la pièce et reprit sa lecture en s'allongeant sur le canapé. Une heure plus tard Franck avait terminé la lecture complète de l'ouvrage. Pour la première fois de son existence, il avait lu un livre en entier. Il était alors âgé de cinquante ans ■

© Serge Muscat – octobre 2015.